

passer au poste du soldat déloyal, vers une heure du matin. Il aurait constaté l'absence de Brossard de son poste.

En effet, ce misérable, à cette heure-là, franchissait la rivière à la nage, et se présentait devant le chef des Assinibouëls. Il venait offrir de livrer le fort La Jonquière et ses habitants si l'on s'engageait en retour à se saisir de la Vérendrye, absent du fort, et de son ami de Noyelles, et à lui donner tous les effets ou habits que possédaient ces deux officiers. Il promettait aux indiens un riche butin, et neuf chevelures.

Les sauvages pouvaient-ils refuser cette offre avantageuse ? Brossard savait le contraire ; le chef lui jura tout ce qu'il voulut.

Ce drôle retourna donc avec diligence au fort, se félicitant intérieurement de ce que si, sa trahison réussissait, il mettrait enfin la main sur l'amulette de l'Aigle-Noir, et, maître du secret, il découvrirait le trésor sans tarder.

Son absence n'avait pas été remarquée, et le gremlin, tout heureux, relevé de sa faction, s'en alla, sur son lit du corps de garde, mûrir ses projets de trahison.

Au jour, M. de Noyelles ne mit qu'une sentinelle en faction et prit des dispositions pour recevoir les chefs Assinibouëls, qui viendraient fumer le calumet.

Vers les neuf heures, il était occupé dans sa chambre à préparer les présents qu'il donnerait pour se concilier les sauvages, quand Brossard vint lui dire que deux cents Assinibouëls environ venaient de s'introduire dans le fort. Mais ce que le traître ne dit pas, c'est que c'était lui qui leur avait donné accès dans l'enceinte fortifiée.

Ces indiens, tous armés, se dispersèrent en un instant dans toutes les maisons, et plusieurs entrèrent chez M. de Noyelles.

Il courut à eux et leur dit vertement qu'ils étaient bien hardis de venir en foule et armés chez lui.

L'un d'eux répondit en Kristinot qu'ils venaient pour fumer, ce à quoi le jeune officier leur dit que ce n'était pas ainsi qu'ils devaient s'y prendre, et qu'ils eussent à se retirer sur-le champ.

La fermeté avec laquelle il leur parla les intimida, surtout lorsqu'il mit à la porte quatre de ces sauvages les plus résolus, sans qu'ils eussent dit un seul mot de cette façon d'être éconduite.

Au même instant, l'un des soldats vint l'avertir que le corps-de-garde était en possession des Assinibouëls et qu'ils s'étaient rendus maîtres des armes. Pierre se hâta donc de ce rendre au corps-de-garde.

Il fit demander à ces sauvages, par Brossard, qui ne le lâchait pas d'une semelle, quelles étaient leurs vues, mais son interprète, qui le trahissait, lui dit qu'ils n'avaient aucun mauvais dessein. Un orateur Assinibouël, qui n'avait cessé de faire de belles harangues à l'officier, dit à Brossard que, malgré lui, sa nation voulait tuer et piller les Français.

A peine Pierre eut-il compris leur résolution, qu'il oublia qu'il fallait prendre les armes. Il se saisit d'un tison de feu ardent, enfonça la porte de la poudrière et, défonçant un baril de poudre sur lequel il promena son tison, il fit dire à ces barbares, d'un ton assuré, qu'il ne périrait point par leurs mains, mais qu'en mourant il aurait la satisfaction de leur faire subir son sort à tous.

Les braves Assinibouëls virent plutôt le tison et le baril de poudre défoncé qu'ils n'entendirent Brossard. Ils s'enfuirent à la hâte et en désordre, ébranlant considérablement la porte du fort, tant ils sortaient avec précipitation.

M. de Noyelles jeta bien vite son tison et n'eut rien de plus pressé que d'aller fermer la porte du fort.

Le péril dont il venait heureusement d'être délivré ne lui avait pas enlevé toute inquiétude ; Joseph pouvait revenir avec ses trois hommes et tomber aux mains des peaux-rouges, qui leur feraient certainement un mauvais parti.

Mais ces derniers s'éloignèrent bientôt et, le lendemain, de la Vérendrye rentra au fort avec ses compagnons, sains et saufs, et leur canot chargé de gibier.

Ils furent reçus avec joie par de Noyelles et les autres soldats (1).

Pierre mit aussitôt son ami au courant des faits de la veille, et lui apprit en même temps que, après l'évacuation pressée des sauvages, il avait constaté que Brossard avait disparu, entraîné probablement par les Assinibouëls.

— Mais pourquoi avais-tu permis à tout ce monde d'entrer dans le fort ? demanda Joseph. C'était extrêmement dangereux, et nullement nécessaire.

— Je ne leur ai pas donné accès au fort, et mes hommes interrogés sur ce point, m'assurent énergiquement être innocents de cette imputation : sauf Brossard que je n'ai pu questionner, puisqu'il a disparu.

— La figure de cet homme, déclara Joseph, ne m'allait pas du tout, mais ce ne serait pas une raison pour le juger. Depuis l'affaire de notre étrange et profond sommeil, qui a permis notre facile capture

par les Kinongé-Ouilini, j'ai des doutes sur l'honnêteté et la loyauté de ce gaillard envers nous ; et je t'avouerai bien, mon cher Pierre, que je le crois capable de nous avoir trahis encore une fois. Heureusement, ton courage nous a sauvés d'un désastre, ou plutôt, d'une mort terrible. Eh ! bien ; maintenant qu'il n'est plus avec nous, j'en suis content.

— Mais il devait avoir un motif pour agir ainsi ?

— Certes !... A mon avis, Brossard connaît quelque chose de notre secret, mais pas assez pour travailler seul.

— Tu te trompes, Joseph ; comment aurait-il réussi à connaître ce que nous avons toujours caché ? Personne n'a vu nos papiers, et nous n'avons jamais conversé ensemble sur ce sujet assez haut pour qu'une oreille indiscreète en bénéficiât.

— Dieu veuille qu'il en soit ainsi, mais c'est mon opinion que je t'exprime... Et, maintenant, mon cher Pierre, j'ai à t'apprendre une bonne nouvelle : les petites cartes contenues dans l'amulette sont exactes ; car en remontant cette rivière jusqu'à sa source, j'ai presque côtoyé la montagne La Pipe ; j'ai passé à l'extrémité Est des deux Jumelles, et du mont Rond, et finalement nous nous sommes arrêtés entre les Crocs. J'en savais assez ; et je ne me suis pas attardé plus longtemps dans cette partie du pays. Il nous reste à combiner un plan pour extraire l'or du flanc de l'une des Jumelles, et déterrer la fameuse pépite près de la grotte, sans que nos hommes aient vent de nos affaires.

— Oui ; parce que la fièvre de l'or n'aurait qu'à s'emparer d'eux ; ils exigeraient part égale, et notre vie pourrait être en danger.

— C'est cela ! Et M. de Niverville qui doit venir bientôt !... Ne crois-tu pas qu'il serait préférable de le mettre dans le secret, lui ? demanda Joseph.

— Cela vaudrait mieux, en effet. Mais, s'il ne venait pas ?... Notre tâche serait de beaucoup simplifiée.

— Dans tous les cas, s'il ne vient pas à l'époque désignée, nous attendrons une quinzaine de jours encore ; après quoi, nous aurons carte blanche, car nous ne le reverrons qu'au printemps. Il aura été arrêté en chemin et ne parviendra pas jusqu'à nous ; ou bien il lui sera arrivé quelque chose à Paskoyac, un accident, une maladie, etc, l'empêchant de nous suivre.

Les jours qui suivirent cette conversation furent employés à la chasse aux alentours du fort. Les Français y allaient par deux, à tour de rôle. Ceci apportait un peu de variété à leur vie, et les familiarisait avec les environs de la Jonquière.

L'automne s'avancait ; et comme M. de Niverville ne paraissait pas, de la Vérendrye et de Noyelles commencèrent à croire qu'il ne viendrait pas.

XI

VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

Un beau matin, comme Joseph montait sur la plateforme principale près de la porte du fort, le soldat en faction lui apprit qu'il venait justement d'apercevoir vers le sud, très loin, une troupe de sauvages, selon toute probabilité, mais il ne pouvait distinguer s'ils appartenaient à une nation amie.

Alors le commandant à son tour scruta l'horizon au point indiqué. Il n'y avait pas à s'y tromper : plus d'une centaine d'hommes s'acheminaient au nord, et devaient indubitablement arriver au fort dans quelques heures.

Il convenait donc d'être en garde, dans le cas où les nouveaux venus auraient des tendances belliqueuses. Mais si leurs sentiments étaient pacifiques, la vue de soldats bien armés ne manquerait pas d'avoir un résultat salutaire.

M. de la Vérendrye fit prévenir ses soldats, et disposa tout pour repousser une attaque, si cette éventualité se produisait.

On s'alarmait à tort ; les sauvages signalés n'avaient aucune pensée ou projet sanguinaire—pour le moment du moins.

Ces gens appartenaient aux Yhatchéilini, peuplade nomade, vivant de chasse et de pêche.

Ils demandèrent la permission de se grouper autour du fort. Joseph ne voulut pas la leur accorder, mais leur permit de s'établir à l'ouest de son poste, à une centaine de mètres. De la sorte, il serait toujours facile d'exercer une surveillance plus efficace sur un point seul que sur les quatre côtés du fort.

Il eut la visite des principaux chefs.

Le calumet de la paix et de l'amitié fut allumé et fumé par les chefs et les deux officiers canadiens.

Puis, ayant fait des présents aux sauvages, Joseph les congédia. En partant, les Yhatchéilini lui firent promettre qu'il irait avec son frère blanc, les voir à leur ouigouams.

RÉGIS ROY.

(1) M. de Saint-Pierre raconte une aventure semblable qui lui arriva au fort la Reine.